

RECIT DE M. SOTTOLANA, QUI VIT REMETTRE LE MILLION A BOLO

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.526. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Lundi  
15  
OCTOBRE  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
:: : Téléphone : Wagram 5744 et 5745 :: :  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## L'ILE DES CHIENS

POÈME INÉDIT

de

M. EDMOND ROSTAND  
*de l'Académie française*

Vers 1914, les Turcs envoyèrent dans l'île d'Oxia les chiens qui infestaient Constantinople.

En face de Stamboul, sur l'eau verte, il existe  
Une île qui, depuis qu'on la déshonora,  
N'est plus qu'un triste écueil qui soulève un flot triste  
Et qui fait murmurer la mer de Marmara.

Stamboul fit autrefois rafler dans ses ruelles,  
Pour les faire emporter par les nefes de son port.  
Tous les grands chiens galeux dont les bandes cruelles  
Se nourrissaient d'ordure en roulant des yeux d'or.

La tartane ventrue et les caïques minces  
Les débarquèrent tous dans l'île d'Oxia.  
C'était un roc perdu de l'Archipel des Princes.  
Et cette île, dès lors, nuit et jour, aboya.

Ce fut l'Île des Chiens, où, sans manger, sans boire,  
Les chiens, mâchant le roc, lapant l'azur amer,  
Couraient d'un promontoire à l'autre promontoire.  
Se battaient, et crevaient en regardant la mer.

Cette île qui hurlait lorsque montait la lune  
Epouvanta longtemps les nocturnes rameurs.  
Elle empêtra les soirs. Et puis, une par une,  
On entendit au loin s'éteindre les clamours.

Tous les chiens étaient morts. Et le dernier squelette  
N'offrant plus de charogne au dernier survivant,  
Il y eut une odeur d'algue et de violette  
Qui reprit peu à peu possession du vent.

Mais l'île reste infâme. En vain elle se bleute  
Au crépuscule, en vain elle est rose au matin :  
Le spectre d'une meute appelle une autre meute  
Sur ces bords trop souillés pour changer de destin.

Un jour qu'il plaisantait pour se croire tranquille :  
« Irai-je à Sainte-Hélène ? » a dit Guillaume deux.  
Que les Hohenzollern ne cherchent pas une île :  
Puisque l'Île des Chiens existe, elle est pour eux !

Lorsque l'Humanité cessera d'être esclave,  
Elle se souviendra que les Turcs ont songé  
A préparer le roc tout couronné de bave  
Qui doit être le parc du suprême Enragé.

L'Île des Chiens ! — C'est là qu'on voudra qu'il séjourne,  
Morne, affamé, spumeux, et qu'il rôde, et qu'il n'ait  
Qu'à retourner sans cesse à quoi le chien retourne,  
Comme sans cesse à lui son peuple renouait !

L'Île des Chiens ! — Pour faire, autour des agonies,  
Pulluler une larve au rictus éternel,  
Les chiennes que les Grecs nommaient les Erinnies  
S'accouplent dans cette île aux chiens de Jézabel.

Comme si c'était là qu'il fallait que tu vinsses,  
Sire, avec ta famille et tes Autrichiens,  
Les Turcs avaient compris que de l'Île des Princes  
Ils devaient à jamais faire l'Île des Chiens.

Au lieu d'être entouré, dans une île hautaine,  
Par la fidélité d'un pur état-major,  
L'homme verra vers lui ramper la meute obscène  
Qu'il instruisit à mordre, et qui veut mordre encor.



Sainte-Hélène, a-t-il dit ? Le rocher dont une aile  
Vient immortellement caresser les parois ?  
Non ! mais le récif bas où l'eau sordide mêle  
Aux ossements de chiens des carcasses de rois !

Oxia, tu seras l'île nauséabonde,  
Fourrière des kronprinz, chenil des archiducs,  
Où ceux qui dans leur gueule ont fait craquer le monde  
Mâchonneront un os pour en tirer les sucs.

C'est là qu'il faudra tous, un jour, qu'on les concentre,  
Pour que tous les césars et que tous les cyrus,  
Fous, se happant l'oreille et s'arrachant le ventre,  
Ne puissent plus qu'entre eux échanger leur virus !

Là que, se disputant un mort comme un royaume,  
On verra, l'un vers l'autre à tâtons se traînant,  
Le Ruprecht dépecer le Charle, et le Guillaume  
Fouiller dans ce qui reste encor du Ferdinand.

Pour que le monde, ayant circonscrit sur l'eau glauque  
Les cris de cage et les odeurs d'équarrisoir,  
Entende peu à peu se taire l'île rauque  
Et respire le soir, enfin, dans l'air du soir !

Sainte-Hélène ? Allons donc ! N'acceptant plus vos règles,  
La Fable aux seuls Titans réserve ses sommets.  
L'île où vous crèveriez serait l'Île des Aigles ?  
Mais l'Histoire se dresse et rit dans l'ombre ! Mais

La Marseillaise est là qui, levant, hors d'haleine,  
Le fouet qu'elle se fit de nos antiques liens,  
Vous pousse devant elle en criant : « Sainte-Hélène ?  
L'Île des Chiens ! l'Île des Chiens ! l'Île des Chiens ! »

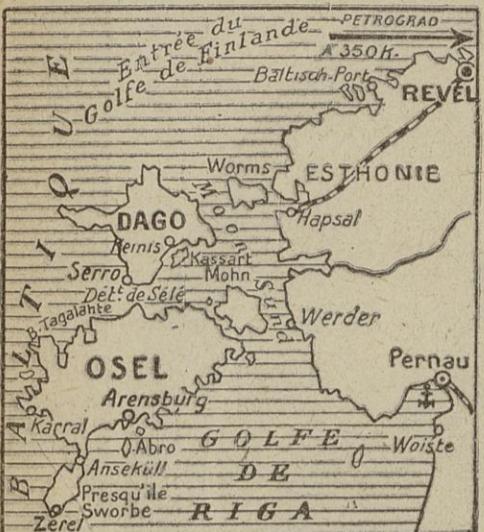
Car la joie et la paix ne seront qu'éphémères  
Et les songes humains resteront en danger  
Tant que les peuples, Dieu, la Justice et les mères  
N'auront pas vu ces rois, sur ce roc, se manger !

*Edmond Rostand*

# L'ENNEMI EST REJETÉ DE L'ILE DE DAGO, IL GAGNE DU TERRAIN DANS L'ILE D'OSEL ET ATTAQUE MAINTENANT L'ILE DE MOON

Un communiqué officieux que publient les journaux russes d'hier fait prévoir que les opérations engagées par les forces navales allemandes vers le golfe de Riga pourraient modifier la situation des troupes russes qui défendent le plateau de Wenden et les contraindre à se replier dans la direction de Walk.

Ainsi se trouvent confirmées les considérations que nous exposions hier ici,

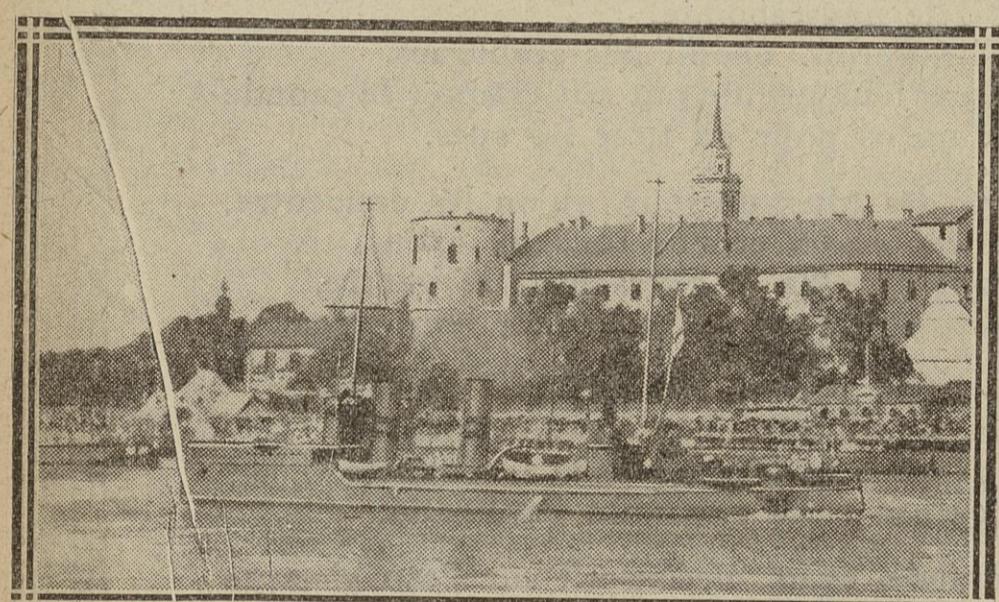


sur les desseins probables de l'ennemi : avant de « marcher sur Petrograd », qui se trouve à plus de cinq cents kilomètres de la côte estonienne, le bon sens élémentaire indique en effet qu'il lui faut d'abord se débarrasser de l'armée russe qui pourrait le prendre de flanc et rester un adversaire redoutable.

Le double débarquement paraît avoir été exécuté avec une rapidité remarquable, mais qui s'explique par l'énorme supériorité du nombre. Les batteries de terre ont été réduites au silence en quelques heures, mais ont lutte jusqu'à la dernière extrémité et ont infligé des pertes sévères à l'assaillant : celles de l'île de Dago ont coulé quatre torpilleurs.

Les troupes jetées à la pointe sud de l'île de Dago n'ont pu s'y maintenir et se sont rembarquées. En conséquence, les Allemands ne se sont pas rendus maîtres de la passe de Sosla, comprise entre les deux îles ; une tentative de leur flotte pour la forcer a été repoussée par les navires russes.

Par contre, les contingents beaucoup plus importants qui ont été débarqués dans l'île d'Osel, vers la baie de Tagelach, ont progressé vers le centre et l'est de l'île, en renfouant les troupes russes,



UN CONTRE-TORPILLEUR RUSSE DANS LE PORT DE RIGA, PEU DE TEMPS AVANT L'OCCUPATION DE CE PORT PAR LES ALLEMANDS

et le débarquement, couvert par des forces navales considérables, a continué ; peut-être même s'est-il étendu à d'autres points du littoral, les ouvrages qui défendaient la presqu'île de Sworbe ayant été détruits ; cette presqu'île couvre à l'ouest la côte méridionale, où se trouve Arensburg, la capitale. D'après les nouvelles allemandes, la ville serait en feu.

De ces diverses indications, on peut conclure que les Russes ont évacué ou sont sur le point d'évacuer complètement l'île d'Osel. Mais ils défendent l'île de Moon, qui lui fait suite à l'est et lui est rattachée par une digue. Des détachements ennemis qui s'étaient approchés de l'extrémité de cette digue dans l'île d'Osel, vers Orissar, ont été repoussés. Le combat continue.

Si les Allemands réussissent à s'établir dans l'île de Moon, ils pourront, en se rendant maîtres de la passe comprise entre cette île et le continent, couper la communication entre les golfs de Riga et de Finlande, ce qui obligeraient les navires russes à abandonner sans tarder le golfe de Riga, sous peine de s'y laisser embouteiller.

Jean VILLARS.

## L'armée russe sera-t-elle obligée de rectifier son front Nord ?

PETROGRAD, 13 octobre. — Un communiqué officieux constate que la prise d'Osel et de Dago a fait perdre aux Russes leur situation jusqu'ici prédominante dans le golfe de Riga.

Il fait prévoir de nouvelles opérations de l'ennemi, probablement dans la direction de Hapsal.

Nos lecteurs ont trouvé, en première page, l'un de ces poèmes, dont l'auteur a bien voulu nous réservé la primeur.]

## IL Y A EN ALLEMAGNE UNE CRISE D'ANARCHIE GOVERNEMENTALE

Même au prix de luttes intérieures, les pangermanistes essaieront de sauver Michaëlis, qui est leur dernier espoir.

Guillaume II ne sera de retour à Berlin que mercredi. D'ici là, aucune décision ne saurait être prise au sujet du chancelier. Mais, dans cet intervalle, le



M. MICHAELIS  
(d'après un instantané récent)

désarroi politique ne peut que s'aggraver. La démission de l'amiral von Capelle, qu'on regarde comme acquise, n'empêchera pas la crise de suivre son cours.

M. Michaëlis est généralement considéré comme un « homme fini », selon le mot du *Berliner Tageblatt*. Pourtant, ce n'est pas seulement d'une question de personnes qu'il s'agit. C'est tout le système qui est mis en cause. L'opinion publique n'accuse pas uniquement la médiocrité du chancelier et de ses collaborateurs. Elle montre une absence de confiance complète dans toute combinaison bureaucratique du même genre. En même temps, nulle part on n'aperçoit l'homme fort, capable de faire face à des difficultés qui, tout le monde le sent, vont devenir de plus en plus inextricables pour l'empire allemand.

Le Reichstag lui-même, qui n'a pas encore pris l'habitude de la hardiesse vis-à-vis du pouvoir, semble douter de ses forces. Ce n'est donc pas sans raison que les journaux de gauche expriment plus de découragement que d'espoir et se lamentent sur l'anarchie et l'incapacité générales. Que, dans l'empire autoritaire des Hohenzollern, on se plaigne de l'anarchie gouvernementale, c'est un phénomène au moins aussi significatif que la rébellion de la flotte.

Quant aux pangermanistes et aux réactionnaires, avec l'entêtement desquels il faut toujours compter, ils manifestent l'intention de soutenir tant qu'ils pourront le docteur Michaëlis. Ils savent qu'ils ne peuvent espérer de meilleur chancelier, à leur point de vue, que celui qui a été choisi et imposé au mois de juillet par Hindenburg. Dans le trouble général, ils continuent leur campagne d'excitation contre le Reichstag. L'acharnement de ces hommes intraitables, qui n'ont rien appris et qui disposent de hautes influences à la tête de l'empire, promet, pour un avenir prochain, des luttes sévères et peut-être de graves convulsions à l'intérieur de l'Allemagne. — J. B.

## MM. Painlevé et Loucheur revenant d'Angleterre sont rentrés hier à Paris

M. Painlevé, président du Conseil, ministre de la Guerre, et M. Loucheur, ministre de l'Armement, sont rentrés, hier après-midi, de Londres, où ils ont eu de nombreuses conférences avec divers membres du gouvernement anglais.

### La ville de Dunkerque décorée de la croix de guerre

Le jour de son départ pour l'Angleterre, M. Painlevé a visité la ville de Dunkerque, où il est longuement entretenu avec les autorités locales.

Accompagné de MM. Loucheur, ministre des Munit., et Franklin-Bouillon, ministre d'Etat, ainsi que du général Foch, M. Painlevé a cherché à se rendre compte de l'état de la ville, afin de décider des mesures que comporte la situation. Il en a profité pour exprimer aux autorités et la population si éprouvée l'expression de la sympathie du gouvernement.

Il fut reçu à l'hôtel de ville par le général Laborde, gouverneur, et le commandant Terquem, maire ; ce dernier a exalté le moral de la population dunkerquoise, toujours fière de sa glorieuse histoire.

Le président du Conseil a répondu en annonçant que la ville de Dunkerque était citée à l'ordre de l'armée.

Cette citation complète celle de 1793, par laquelle « Dunkerque a bien mérité de la patrie ».



ARMES DE LA VILLE DE DUNKERQUE

## AUTOUR D'UNE IMPORTANTE DÉPOSITION

# M. SOTTOLANA, QUI ACCOMPAGNA CAVALLINI LORS DE LA LIVRAISON DU MILLION A BOLO, NOUS FAIT LE RÉCIT DE CETTE AVENTURE

Nous avons pu joindre, hier, M. Edoardo Sottolana, le baryton italien qui se trouve bien contre son gré, mêlé dans l'affaire Bolo-Cavallini.

M. Sottolana est un artiste de grande valeur dont la renommée est établie depuis longtemps. C'est avec un éffarement sincère qu'il voit cette nouvelle réclame faite autour de son nom, et il nous a avoué être très heureux de pouvoir rectifier les nombreuses inexactitudes dans lesquelles on est tombé parfois en parlant de lui.

Il nous a également fourni quelques détails encore inconnus sur l'affaire.

— Je connais le « commandeur » Cavallini depuis six ou sept ans. Je fis sa connaissance dans les salons de Mme Ricci, une cantatrice italienne établie à Paris, qui recevait beaucoup. Elle demeurait, d'abord, boulevard Malesherbes ; puis elle prit un appartement boulevard Pereire, et M. Cavallini vint habiter avec elle. Elle devait déménager une troisième fois, pour s'établir un peu plus loin, sur le même boulevard. Il y a un an et demi, M. Cavallini et Mme Ricci cessèrent d'habiter Paris, pour s'établir à Rome.

— Pendant longtemps, donc, je fréquentai la maison de Mme Ricci, y rencontrant régulièrement M. Cavallini. Je sais qu'il avait été mêlé à quelques scandales, à Rome, mais ici, à Paris, en dehors de sa liaison avec Mme Ricci, que tout le monde connaît, j'ignorais tout de sa vie privée.

— La guerre éclata, et vers la fin d'août 1914, Cavallini et Mme Ricci partirent pour l'Italie. Pendant quatre ou cinq mois, je n'eus plus aucune nouvelle d'eux. Puis, vers la fin de 1914 et le commencement de 1915, je commençai à recevoir de nombreuses lettres de Cavallini. Il me priait de lui faire suivre la correspondance arrivée à Paris pour lui, et me chargeait de quelques menues commissions. Peu à peu, ses exigences augmentèrent. Sous l'excuse que la poste ne marchait pas régulièrement, il m'envoyait des lettres que je devais mettre aux boîtes parisiennes ou apporter moi-même aux adresses des enveloppes.

— Et ces lettres étaient adressées...

— Vous me permettrez de faire les noms, le capitaine Bouchardon m'en ayant prié. Je peux vous affirmer, toutefois, qu'il s'agissait presque toujours de hautes, très hautes personnalités. On a prononcé les noms de quelques-unes ; les autres sont encore inconnus.

— Je ne vous cache pas que ma femme n'aimait pas les commissions auxquelles je me livrais pour M. Cavallini, mais, à vrai dire, je n'y trouvais aucun mal, et je continuai pendant longtemps à lui rendre service. D'ailleurs, tous les six ou sept mois, il m'envoyait de Rome un billet de 100 francs pour les frais de poste et autres.

— Ce fut le 1<sup>er</sup> avril 1915 que Cavallini revint à Paris. Un petit bleu me prévint qu'il était descendu au Grand Hôtel et qu'il m'y attendait. Je m'y rendis. Il me dit :

— « Je dois toucher une somme importante au Crédit Lyonnais. Voulez-vous m'y accompagner ? »

— J'acceptai ; nous sortîmes et Cavallini acheta, à l'Old England, une grande valise en cuir, puis nous nous rendîmes au Crédit Lyonnais, où Cavallini présente un chèque au guichet. L'employé eut un sursaut en lisant la somme inscrite.

— « Un million, — dit-il, — on voit bien que nous sommes au 1<sup>er</sup> avril.

— « Mais non, — répondit Cavallini, — c'est la somme que je désire encasser.

— En effet, le chèque, envoyé au contrôle, revenait avec ordre de paiement. On nous fit entrer dans un bureau où on lui comptait le million en dix paquets de cent billets de mille francs. Cavallini vérifia le contenu de deux paquets, pris au hasard, puis mit la somme dans la valise, en y ajoutant une autre somme de plusieurs centaines de mille francs (je ne pourrais pas préciser le chiffre) qu'il avait sortie de la poche intérieure de son pardessus.

— Nous sortîmes, et, en remontant dans le taxi, Cavallini donna l'adresse de la rue de Phalsbourg, 17. Il me dit :

— « J'apporte cette somme à quelqu'un qui ne me laissera pas de recu. Je vous y emmène pour avoir un ami comme témoin.

— Cavallini fit arrêter la voiture au coin de la rue de Phalsbourg et de la place Malesherbes, me priant d'attendre. Il descendit avec la précieuse valise et je le vis pénétrer dans la demeure de Bolo.

— Car je connaissais Bolo depuis six ans, — Je l'avais connu par l'entremise de Cavallini dans les circonstances que voici : J'étais allé chanter, un soir, au 17 de la rue de Phalsbourg, avec Mme Ricci, qui était une assidue de la maison. Il y avait, ce soir-là, une grande réception. Mais je dois faire remarquer ici que si Bolo a le million allemand facile, il a, par contre, le Louis français très difficile. En effet, je n'ai jamais touché le premier sou des quinze louis qui m'avaient été promis comme cachet. M. Bolo oublia même de me déposer une carte !

— Mais fermons, — dit-il, — le chapitre des opérations d'Almereyda à Marseille.

— La suite du témoignage de M. Maurice Privat, que nous avons relaté, le capitaine Bouchardon avait adressé une commission rogatoire au parquet de Marseille, à l'effet de recueillir des précisions sur les agissements de Miguel Almereyda au cours de son séjour dans cette ville.

Le capitaine Massières, rapporteur près du conseil de guerre de la 15<sup>e</sup> région, a entendu, hier après-midi, M. Denys Bourdet, directeur du *Soleil du Midi*, sur les pourparlers engagés par Almereyda en vue de fonder, à Marseille, un organe qui se serait également appelé le *Bonnet Rouge*.

D'autres témoignages seront recueillis.

## Douze indigènes Basutos ont chanté hier après-midi au temple de l'Oratoire

Un certain nombre de Basutos — indigènes du Basutoland, protectorat anglais compris entre le Cap, le Natal et l'Orange — qui, depuis dix mois, sont en France au service de l'armée britannique, ont été autorisés à venir à Paris. Ils arrivent directement du front, où ils sont employés à de pénibles travaux dans les dépôts de munitions.

Nègres du plus beau noir, solides et trapus, l'œil vif et l'air intelligent, ils portent crâne et uniforme gros bleu qui se rapproche beaucoup de celui de nos « marsoisins ».

Douze de ces Basutos, ayant le grade de sous-officier, ont embrassé la religion protestante. Hier, à 16 heures, ils ont été reçus au temple de l'Oratoire.

Un d'entre eux, qui dans son pays est rédacteur d'un journal religieux, a dit dans son langage le plaisir que lui et ses compatriotes avaient de se trouver à Paris et dans l'église des missions évangéliques.

Puis, les Basutos ont fait entendre un cantique à plusieurs voix, au rythme étrange, qui a témoigné du moins qu'ils sont doués d'un sens musical très développé.

## La fourragère

Par décision du commandant en chef des armées, la fourragère a été conférée aux 6<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup> et 53<sup>e</sup> régiments d'infanterie coloniale.

## L'INFLUENCE DU COSTUME

PAR LÉON GROC

— Vous m'avez demandé, chef ?  
— Ah ! C'est vous, Potrat ?... Oui, j'ai un filon pour vous. Voulez-vous quitter le dépôt pour être affecté à Paris ?

— Si je veux être affecté à Paris !...

Potrat n'en dit pas plus long, mais sa mine fut étonnante. En réalité, il étoffait de joie, à cette proposition inattendue. De peu six mois qu'il était versé dans l'auxiliaire pour la blessure qui lui avait atrophié le bras gauche, il se morfondait dans cette petite ville de l'Ouest, où la pluie tombe presque perpétuellement, sur sa tête et celle de Parisien exilé. Il ne cachait à personne qu'il en avait "marre" et qu'il se lancerait de "Pantruche".

Le sergent-major, ayant consulté des papier, continua :

— Vous ferez exactement l'affaire : vous avez la croix de guerre, deux chevrons de blessures et trois chevrons de présence, vous mesurez 1m75... C'est parfait...

— C'est pour quoi faire ? s'enquit timidement Potrat.

— C'est pour être gardien de la paix, répondit le chef.

Instantanément, la figure de Potrat s'assombrit, et il fit un geste de refus. Toute sa joie était tombée. Il grommela :

— Rien à faire, chef... Je ne veux pas être "flic"...

Il ne développa point les raisons de cette répugnance, mais il les sentit intensément. Toujours il avait détesté les agents, tout d'abord quand il était enfant, par instinct frondeur de faubourien, ennemi de toute autorité ; puis, quand il fut homme, pour des motifs plus précis. En sa qualité de chauffeur de taxi-auto, il avait eu maintes contraventions, pour des infractions aux règlements de la circulation, et il avait coutume de dire : "Je ne suis pas méchant, mais je ne peux pas voir un flic en face. Faudra, bien sûr, qu'un jour j'en démolisse un !" D'ailleurs, comme il était encore moins méchant qu'il le proclamait, il n'avait jamais démolis personne. Mais sa haine pour les agents était solide et vivace.

Le sergent-major, qui ne voulait pas fourrir un "état-néant", et qui avait déjà écrit en belle ronde, sur sa feuille, le nom de Potrat (Ludovic), entreprit de convaincre le récalcitrant. Il énuméra les avantages attachés au poste, la paye relativement élevée, la considération que le population voulait certainement aux nouveaux agents, chevrons et décorés, les joies de la vie de famille :

— Voyons, Potrat ! Vous qui êtes. Parisien !...

Mais Potrat secoua la tête négativement. Il ne voulait pas être "flic", cet homme.

Enfin, par un trait de génie, le chef trouva le seul argument qui put porter :

— Si vous remplacez un agent, cela en fera toujours un que vous débusquerez et qui s'en ira au front !

Potrat eut un brusque mouvement. Parbleu ! le chef avait raison ! Et, cette fois, il accepta...

Quelques semaines après, vêtu en gardien de la paix, il se promenait le long du boulevard de la Chapelle, de ce pas tranquille et lent qui est celui des agents en service. Malgré lui, il sentait se fondre ses préventions et ses antipathies ; il éprouvait quelque fierté à faire bomber, de sa poitrine robuste, le drap de son uniforme. En même temps qu'il l'avait endossé, cet uniforme, il s'était senti investi d'un vague respect pour ses fonctions nouvelles et pour soi-même. Sa mentalité évoluait insensiblement. Sa face rose et pâle d'homme bien nourri ; sa bouche dédaigneuse, surmontée de la forte moustache copieusement cirée, son regard placide, exprimaient, en même temps qu'une digestion parfaite, un mépris inconscient pour les indépendants qui n'appartenaient pas à la caste sacrée des fonctionnaires...

Ludo ! fit une voix.

Il se retourna et vit une femme qui lui souriait. Cette femme était vêtue de kaki et coiffée d'une casquette plate.

— Mélée ! murmura-t-il.

Une seconde, ils se contemplèrent, évitant des souvenirs amoureux d'avant-guerre.

Mélie reprit :

— Ainsi, te voilà flic, à présent... Oh ! Je t'en veux pas pour ça... Il n'y a pas de soi-mérit... Moi, je me suis mise chauffeuse de taxi-auto...

Elle continua de bavarder durant plusieurs minutes, les yeux brillants, la bouche parée d'un sourire très doux.

Mais Ludovic semblait soucieux. Une lutte se livrait en lui, entre le vieil homme et le nouveau. Enfin, il parla :

— Tu as tes papiers de chauffeuse ? demanda-t-il.

Étonnée, elle lui tendit un portefeuille, qu'il inventoria rapidement. Puis, ayant sorti un calepin de sa poche, Ludovic Potrat décrivit :

— Ces papiers ne sont pas en règle ; je vous dresse une contravention.

Sans vouloir entendre les protestations indignées de Mélie, il verbalisa. Et, comme elle le traitait sans regards, il prononça, en faisant rouler les r :

— Tâchez moyen de ne pas outrager l'autorité... Et circulez !

Quand Mélie, remontée sur son siège, se disposa à s'éloigner, Potrat, stupéfait de ce qu'il venait de faire, faillit courir après elle, pour lui demander pardon.

Mais il se contenta, et, comme il avait quelques lectures, se consola d'avoir perdu sa bonne amie, en se comparant mentalement à Brutus, qui sacrifia ses propres enfants au salut de la République...

LEON GROC.

## On entendra les sirènes demain à Paris

Demain entre quatre et cinq heures du soir les sirènes se feront entendre dans la partie nord de Paris. Ce seront des expériences faites pour essayer les sirènes et tromperies installées à poste fixe dans les usines.

LE "TIP" remplace le Beurre  
2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M<sup>ds</sup> de Comestibles  
Exposition Province française postale domicile contre  
mandat : 2 kilos 9 fr. 25 ; 4 kilos 17 fr. 85.  
AUG. PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris

EXCELSIOR

5 HEURES  
DU MATIN

# DERNIÈRE HEURE | 5 HEURES DU MATIN

## LE GÉNÉRAL ALEXEIEF CROIT A L'ENTRÉE EN LIGNE DES JAPONAIS EN EUROPE

Ce sera, dit-il, un des sujets à l'ordre du jour de la Conférence des Alliés.

PETROGRAD, 14 octobre. — Le général Alexeief, à son arrivée au grand quartier général, où se trouvaient déjà M. Kerensky et les ministres de la Guerre, des Affaires Étrangères et de la Marine, a fait à un rédacteur du journal *Outro Rossi*, de Moscou, les déclarations suivantes :

— Je suis venu ici pour obtenir du gouvernement des instructions nettes et catégoriques pour ma mission à la conférence interalliée de Paris. De toute évidence, cette conférence voudra connaitre exactement quelles sont la force actuelle de la Russie, sa puissance combative et son attitude future à l'égard des autres nations de l'Entente.

— Si, au moment où la conférence tiendra ses séances, notre situation intérieure n'est pas de nature à répandre la confiance parmi nos alliés, il vaudra mieux que le gouvernement ne m'envoie pas à Paris. Dans ce cas, d'ailleurs, je refuserais d'y aller.

— Mon opinion est que la conférence se rendra parfaitement compte de notre faiblesse.

— Je crois, en outre, que le Japon fera son entrée sur le théâtre européen de la guerre. Mais il demandera certainement des compensations aux dépens du plus faible, c'est-à-dire de la Russie. »

### Les libéraux formeront le ministère suédois

STOCKHOLM, 14 octobre. — M. Widén, après avoir pris samedi soir connaissance des conditions que les libéraux et les socialistes mettent à leur entrée dans un ministère de coalition, a déclaré ce matin au roi qu'il lui était impossible de constituer un ministère.

Le roi a demandé alors au professeur Eden, chef du parti libéral au Riksdag, de former le nouveau ministère, qui sera sans doute composé exclusivement d'éléments de gauche. (Radio.)

### Des aviateurs italiens bombardent des torpilleurs ennemis

ROME, 14 octobre. — Le bureau du chef de l'état-major de la marine publie le communiqué suivant :

— Hier, vers 16 heures 30, nos hydravions ont bombardé efficacement quelques torpilleurs ennemis naviguant près de la côte d'Istrie, une forte explosion a été constatée sur l'un d'eux. » (Havas.)

### Les sources de pétrole sont en feu à Bakou

Plus de 16.000 tonnes de naphtaline ont été détruites

LONDRES, 14 octobre. — On manie d'Odessa au Times :

Un grand incendie fait rage actuellement à Bakou aux sources de pétrole. Plus de 16.000 tonnes de naphtaline et 2.400 tonnes de kerosine ont déjà été détruites.

La cause de la catastrophe est inconnue.

Déjà, en février, les marins du cuirassé allemand « Bayern »

## LE DISCOURS DE KUHLMANN SUR L'ALSACE-LORRAINE A DÉSAPPOINTÉ BENOIT XV

On convient à présent, au Vatican, que la démarche du pape a fait faillite.

ROME, 14 octobre. — D'après l'*Idea Nazionale*, les déclarations de M. von Kuhlmann auraient fait au Vatican, et particulièrement sur la personne même de Benoit XV, une impression de pénible désappointement.

Il apparaît à présent que les assurances données pour but unique d'encourager l'initiative papale, qui répondait si bien aux désirs intéressés des Allemands.

— Après les déclarations de M. von Kuhlmann, on peut dire que la démarche du pape a fait une complète faille. On dit aussi que dans l'entourage du pape on serait fort mécontent de l'Autriche qui, après avoir fait supplier le Vatican d'intervenir, après lui avoir fait faire de compromettantes démissions, s'est abandonné de nouveau à une politique d'orgueil. » (Havas.)

### Un manifeste de la « Patrie allemande » contre von Kuhlmann

BERNE, 14 octobre. — Les journaux pan-allemands publient un manifeste du parti de la Patrie allemande.

Ce manifeste, rédigé en termes assez violents, est dirigé contre la majorité du Reichstag et contre M. von Kuhlmann.

— Il nous paraît tout d'abord, dit-il, que la majorité du 19 juillet est dès maintenant désagrégée, que les instigateurs d'offres de paix sont de plus en plus abandonnés par leurs partis. Nous voulons montrer où est la véritable majorité du peuple allemand. »

A M. von Kuhlmann s'adresse le passage suivant :

— Que l'Alsace-Lorraine appartienne à l'Allemagne, c'est un fait qui n'est plus à discuter. On ne peut se servir de l'Alsace-Lorraine comme d'un paravent pour dissuster la question de la Belgique, qui est une question vitale pour l'Allemagne. » (Havas.)

Déjà, en février, les marins du cuirassé allemand « Bayern »

s'étaient mutinés

LONDRES, 14 octobre. — Selon une dépêche de Copenhague aux journaux, le *Stiftslidende* apprend qu'une mutinerie sérieuse a éclaté en février à bord du nouveau cuirassé allemand *Bayern* par suite du mécontentement de l'équipage, causé par la mauvaise nourriture.

La mutinerie a été réprimée ; la plupart des membres de l'équipage ont été envoyés au front ; mais deux cent ont été envoyés à la prison navale de Cologne. (Havas.)

### Une importante conférence se tiendra prochainement au quartier général allemand

ROME, 14 octobre. — L'*Idea Nazionale* apprend de Berne que, selon des informations venues de Berlin, un grand conseil de guerre se tiendra au quartier général aussitôt que le kaiser sera rentré de Sofia.

Hindenburg et Ludendorff y assisteront ainsi que le chancelier, le vice-chancelier, les ministres de la Guerre et de la Marine, Kuhlmann, Bethmann-Hollweg et quelques autres personnalités de l'empereur. La situation politique intérieure crée par la dernière session du Reichstag y sera examinée.

Le débarquement des troupes ennemis sur l'île d'Orssiar, à l'est de l'île d'Esse, et avaient tenté de s'emparer de la digue de l'île de Moon. Ils furent repoussés. Le combat continue avec les troupes qui ont débarqué et les avant-gardes ennemis repoussent nos troupes dans la direction du sud-ouest.

Le débarquement des troupes ennemis dans l'île d'Esse a continué le 30 septembre (13 octobre). La région du débarquement est gardée du côté de la mer par des forces maritimes considérables. En même temps, quelques vaisseaux ennemis ont engagé un combat avec une de nos batteries maritimes sur l'île de Dago.

Dès lors, le débarquement des troupes ennemis a été coulé par le feu de cette batterie. Un des croiseurs ennemis qui bombardait la batterie a échoué sur un bas-fond. Notre batterie fut complètement détruite par le feu de l'artillerie ennemie, ce qui permit à l'ennemi d'opérer dans l'île de Dago un débarquement de peu d'importance. L'ennemi ne put tenir et fut obligé de retourner sur ses navires.

Le 30 septembre (13 octobre), au matin, nos navires ont réussi à empêcher les forces navales ennemis de pénétrer dans nos eaux entre les îles de Dago et d'Esse. Au cours de ces deux jours de combats navals, nos pertes ont été insignifiantes.

Concurrentement avec le débarquement, l'ennemi continue à opérer sur la rive courlandaise du détroit d'Irbene. Au cours de nombreux combats navals, nos pertes ont été insignifiantes.

Concurrentement avec le débarquement, l'ennemi continue à opérer sur la rive courlandaise du détroit d'Irbene. Au cours de

de nombreux combats navals, nos pertes ont été insignifiantes.

FRONTS NORD, OUEST, SUD-OUEST ET ROUMANIE. — Fusillades et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — Le 28 septembre (11 octobre), dans la direction de Kermash, à 25 verstes au sud-ouest d'Erzindjan, les Turcs, à l'effectif d'un bataillon, ont pris l'offensive et, malgré le feu ouvert par le poste, se sont approchés jusqu'à nos tranchées ; mais ils ont été repoussés et dispersés par la fusillade et les grenades. Dans la vallée de Merivano, au sud-est du lac de Zeribar, nos avant-gardes ont engagé un combat avec les éclaireurs ennemis.

MER NOIRE. — Nos torpilleurs ont détruit, près des côtes d'Anatolie, onze vaisseaux chargés et ont fait 30 prisonniers.

### Front de Macédoine

(13 octobre). — Au cours de la nuit, dans la région des Lacs,

les troupes russes ont repoussé un détachement de reconnaissances ennemis.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

## UN TRES GRAVE INCENDIE A ÉCLATÉ A NEW-YORK DANS D'ÉTRANGES CONDITIONS

Tout semble indiquer que le sinistre a été causé par l'explosion d'une bombe allemande.

NEW-YORK, 14 octobre. — En face de la rivière de Brooklyn, un incendie a éclaté dans un entrepôt de grains ; il a gagné les édifices voisins, causant des dégâts évalués, dans la matinée, à plus de cinq millions de francs, détruisant 160.000 boisseaux de blé.

Une enquête est commencée. Le chef de la brigade des pompiers envisage la possibilité d'une combustion spontanée de poussiers de grains. Cependant, le surveillant de l'élevage est convaincu avoir entendu le son d'une explosion, ce qui tendrait à prouver la véracité de l'hypothèse de bombes.

Un autre incendie a éclaté ce matin, détruisant une usine et un collège. Les dégâts s'élevaient à 275.000 dollars.

Une fabrique d'aéroplanes, séparée seulement par un mur très mince de l'usine incendiée, n'a pas été atteinte par les flammes. La plupart des aéroplanes en construction ont pu être éloignés et n'ont même pas été endommagés par l'explosion.

### T

## CORPS DIPLOMATIQUE

Son Exc. M. W. H. Pages, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, qui vient d'être assez souffrant, est à présent complètement rétabli.

S. Exc. l'ambassadeur du roi d'Italie près la cour de Saint-James et la marquise Imperiali ont fait une cure à Fuiggio et rentreront cette semaine en Angleterre.

## INFORMATIONS

Georges Peixotto, frère de M. Percy Peixotto, ancien président de la Chambre de commerce américaine de Paris, qui faisait partie du 1<sup>er</sup> régiment de la légion étrangère, a été nommé membre de la mission militaire française auprès de l'armée américaine à titre d'interprète et avec le grade de sous-lieutenant.

Mrs G. M. Wilde donnera, demain, une matinée enfantine en l'honneur de miss Fife et de trente-cinq petits orphelins belges appartenant aux meilleures classes de la société et qui patronnent spécialement S. M. la reine Elisabeth et S. A. R. l'infante Eulalie. Ces enfants se rendent en Suisse et seront hospitalisés dans une propriété mise gracieusement à la disposition de la souveraine.

A cette matinée assisteront l'infante Eulalie, les membres de la légation de Belgique et le lieutenant Crombez, aviateur belge.

Sont arrivées à Paris :

Lady Howard de Walden, vicomtesse Hampden et lady Smiley, venant de Londres ; la princesse Santa-Borghese, qui vient d'Italie, ainsi que lady de Bathe.

La princesse Candriano est attendue cette semaine.

S. M. le roi d'Angleterre a conféré à sir William Henry Dunn, lord maire de Londres, la paix avec le titre de baron.

A l'ambulance américaine de Neuilly, le colonel Peed, administrateur militaire de l'hôpital, remis, au nom du gouvernement français, la médaille d'honneur des épidémies, en vermeil, à : miss Marcon Doane, miss Mary Willingale, miss Beatrice Page, miss Rose Mulier, Mrs H. A. Jackson, miss Mary Linès, miss Florence Matthews, miss Lily Davies, miss Mabel Swinney et M. Otka Dobes.

## CITATIONS

Relevé, dans la dernière promotion de la Légion d'honneur : le lieutenant de Juigné, de l'état-major d'une division.

Le lieutenant marquis de Juigné, député de la Loire-Inférieure, est déjà titulaire de la croix de guerre.

Le capitaine Léon Doumer, fils de M. Paul Doumer, ministre d'Etat, tombé glorieusement au champ d'honneur, a été l'objet de la belle citation suivante à l'ordre de l'armée :

Magnifique modèle du chef et du soldat. Exemple vivant de bravoure et d'honneur militaire. S'est imposé à l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. A abattu sept avions ennemis. Est mort glorieusement, le 26 avril 1917, en se sacrifiant pour sauver un avion de corps d'armée aux prises avec un ennemi supérieur.

## BIENFAISANCE

M. Jonnart, président du conseil général du Pas-de-Calais, a reçu de la Croix-Rouge américaine une somme de 150.000 francs destinée à être répartie, d'accord avec le préfet, entre les familles les plus éprouvées des officiers et soldats domiciliés dans le département.

## MARIAGES

En l'église de Rion-des-Landes vient d'être bénie le mariage du docteur Demont d'Uzer avec Mlle Marie-Madeleine Poisson, fille de M. Albert Poisson, maire de Rion, ancien président de la Chambre de commerce de Mont-de-Marsan et conseiller général.

## DEUILS

Une messe sera dite, demain, à 11 heures, en l'église de la rue de la Pompe, 51, pour l'âme de S. M. la reine D. Maria Pia de Savoie, tante de S. M. le roi Victor-Emmanuel II.

## Nous apprenons la mort :

De Mme Gaston Cabanis, née de Laportière, décédée âgée de trente-huit ans ;

Du capitaine baron Raoul de Précourt, mort pour la France, âgé de quarante-quatre ans, fils du baron de Précourt, administrateur de la Compagnie de P.-L.-M. Il avait épousé Mlle de Panisse-Passis ;

De M. Dubouchet, chevalier de la Légion d'honneur, conseiller général de la Loire-Inférieure, ancien député, ancien adjoint au maire de Nantes, ancien président de la Chambre de commerce de cette ville ;

De la comtesse de Courcival, qui a succombé au Mans, âgée de soixante-dix-sept ans. Elle était la tante du comte et du vicomte de Bourblanc et du comte et du vicomte du Guérif.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Téléphon Central 11. Bourse 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Pour se marier sel ses goûts, dem. n° Union des Familles à Mme C. Simon, 259, av. Daumesnil, Paris

## LE CORSET JUVÉNILE

Les plus grands dangers viennent de ce que, souvent, on fait porter aux jeunes filles un corset beaucoup trop tôt, et plus tard beaucoup trop serré.

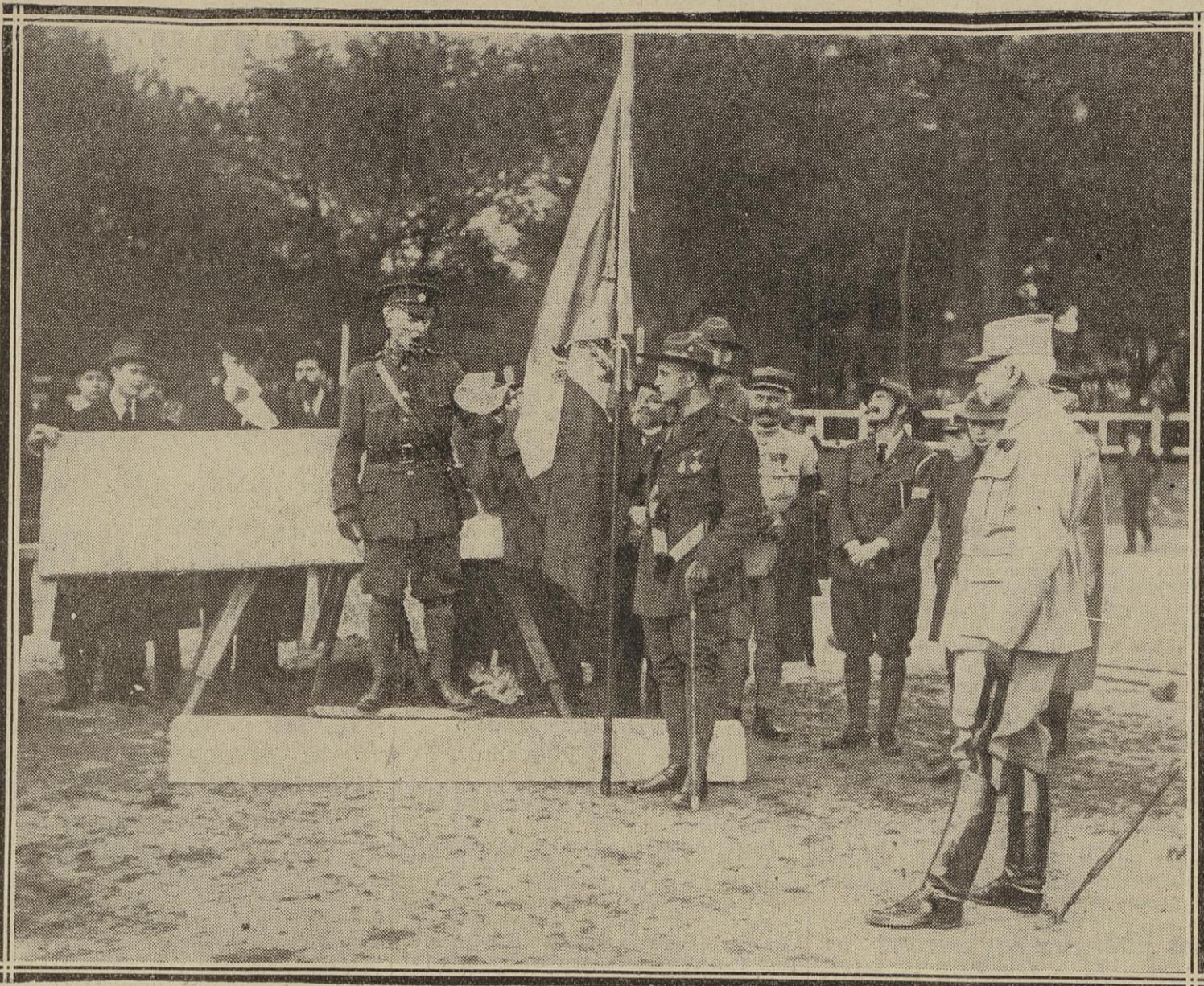
Le garçon devient un homme fort sans l'aide du corset. La jeune fille possède les mêmes muscles, elle a le même thorax, les mêmes poumons : laissez-leur la plus grande liberté.

Le JUVÉNILE, loin d'être une enceinte qui étirent les muscles et les allongent par l'inaction, donne au contraire un état nouveau à ces jeunes organes épris d'activité.

Le JUVÉNILE laisse l'enfant croître, le laisse vivre, respirer, courir, manger, digérer.

Il s'adresse à l'adolescence de 6 à 20 ans et son prix varie suivant les âges de 16 fr. à 28 fr. 50.

Le demander partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS  
Nous demander la liste avec notice à  
Corseterie spéciale de France, 18, r. T. T. boul. Paris  
ORTHOPÉDIE : CONSULTATIONS 9 h. à 12 h.

EXCELSIOR  
REMISE D'UN DRAPEAU AUX BOY-SCOUTS PARISIENS

M. APPLEGARTH, CHEF DES SCOUTS NÉO-ZÉLANDAIS, PRONONÇANT SON DISCOURS

Hier, sur le stade de l'école de Joinville, M. Applegarth, chef des scouts néo-zélandais, a remis au comité des troupes parisiennes d'éclaireurs un ma-

gnifique drapeau, acheté 13.000 fr. le jour du "Tricolore Day", à Auckland et offert par leurs frères de la Nouvelle-Zélande aux boy-scouts parisiens.

## BLOC-NOTES

Ne sais pas pourquoi, ni vous non plus, on fait à certains objets du règne minéral, végétal ou animal, une réputation d'imbecillité. Cette sorte d'injustice est criante. Les serins ne sont pas plus bêtes que les moineaux,

qui sont dévoué qui sera ministre du Rattachement au printemps :

— Ne pourriez-vous pas éviter de choisir pour jour sans viande le lundi, qui est déjà un jour sans poisson ?

## La vieille dame

On dit que... il se pourrait que... il ne serait pas surprenant que... d'ici à quelques jours l'Académie, renonçant à l'abstention qu'elle a observée depuis le début des hostilités, procéderait à quelques élections.

Il y a tant de vacances cette fois à combler qu'il sera peut-être possible de donner satisfaction à tout le monde.

N'en croyez rien ! Il y aura toujours des gens pour trouver tel choix mauvais et regretter qu'on n'ait pas fait tel autre. L'Académie est une assemblée que l'on déchire à belles dents aussi longtemps qu'en n'en fait pas partie. Après, on déclare que c'est la meilleure compagnie que l'on puisse voir.

A propos de tant d'ambitions déguisées, Au-relien Scholl faisait, il y a une vingtaine d'années, cette remarque :

L'Académie a été fondée par Richelieu à l'époque où Paris comptait deux cent mille habitants, vingt-cinq poètes, dix auteurs dramatiques, douze philosophes, et autant de grammairiens. En limitant le nombre des académiciens à quarante, cela faisait déjà des mécontents. Mais maintenant que tout a déculpé il faut avouer que ce nombre n'est plus en proportion avec les exigences de la vie moderne.

Ceci mérite explication, d'autant plus que le sujet, malgré l'apparence, est très sérieux. L'Afrique occidentale — Soudan, Dahomey, Côte d'Ivoire, Guinée française, Sénégal — pourra fournir à la métropole, en beaucoup plus grande quantité qu'elle ne fait, des matières dont l'alimentation et la défense nationale ont un pressant besoin : du maïs, du coton, des arachides et des noix palmites, qui donnent de l'huile. L'obstacle, dans beaucoup de cas, ce sont les distances à parcourir.

Pour cultiver, il faut des bras. Or, l'Afrique occidentale est peu peuplée. D'autre part, dans beaucoup de régions, les animaux de trait ne peuvent vivre : ils sont tués par la mouche tsé-tsé, celle qui donne la maladie du sommeil. Il faut donc transporter toutes les marchandises d'échange, tous les produits à dos d'homme. Et l'homme devient « animal de portage » est perdu pour l'agriculture. De plus, sa charge ne peut guère dépasser 30 kilos.

Avec une charrette à bras, ou même à âne — les ânes sont à peu près insensibles aux piqures de la tsé-tsé — la capacité de transport serait au moins doublée, et par conséquent on accroîtrait dans de fortes proportions la quantité des bras qui peuvent être consacrés à la culture. De là vient que la section de l'Afrique occidentale française a demandé au ministre l'envoi de dix mille à quinze mille charrettes légères, se portant garantie que ces véhicules seraient sûrement achetés par les indigènes.

L'humble charrette à bras révolutionnerait l'Afrique noire et contribuerait à écraser le Boche. Allez donc, maintenant, en dire du mal !

Pierre MILLE.

## Aujourd'hui, viande !

C'est aujourd'hui que cesse le supplice du végétarisme obligatoire. On nous permet à nouveau de manger les bêtes parce qu'on craint de n'avoir plus de quoi leur donner à manger. Mais on nous promet que, l'hiver passé, on nous rendra l'ère des jours meilleurs si profitable, paraît-il, à nos estimations. Bien entendu, nous acceptons toutes les restrictions qu'exige la défense nationale.



MOR ET DIEU !.... (Life.)

## Guyemer enfant

Dans la Guerre Aérienne de jeudi, le sous-lieutenant aviateur Richard publie de curieux et émouvants souvenirs sur la jeunesse de Guyemer, dont il fut le compa-

gnon au collège Stanislas, et qu'il retrouva dans l'aviation militaire.

Au collège, Guyemer était aimé de tous parce qu'il donnait à tous une rare sensation de maîtrise. Il apprenait ce qu'il voulait avec une incroyable facilité, mais il était aussi un des plus terribles « chahuteurs » que l'on connaît : il trouvait des tours inédits, abracadabrant, et il avait une faculté surprenante pour les préparer sans que personne pût se douter de rien. Dès lors, il fondait sur ses adversaires comme depuis il l'a fondu sur les Allemands au moment où ceux-ci s'y attendaient le moins et croyaient avoir affaire à un brave canard d'avion piloté par un débutant.

« N'avoir l'air de rien », telle semble avoir été sa devise, et ceux qui l'ont vu dans sa gloire savent bien qu'il avait conservé cette même modestie foncière.

Qui croirait que ce héros destiné aux rampées à grande vitesse dans les couches élevées de l'atmosphère où le froid est toujours si intense était dans son enfance un des gosses les plus frileux qui se pussent voir ? Toujours perdu dans un vaste par-dessus, engoncé jusqu'aux yeux dans un manteau, il ne voyait de lui que ses pommettes, mais cela suffisait. Il y avait là un regard qui aurait fait deviner le futur roi de l'air, celui qui semblait fasciner son ennemi comme les grands oiseaux carnassiers fascinent leur proie.

Une seule fois, au dire de son ami, il eut vraiment l'air ». Ce fut le jour où un avion, un Blériot, passa au-dessus de la cour du collège, volant très bas. Il le contempla dans une sorte d'extase frémissante qui donna bien qu'il avait aperçu sa voie !

Hélas ! il l'a parcourue bien vite. Mais sa gloire eût-elle pu être plus grande s'il avait vécu davantage ?

## La bonne riposte

Un académicien disait à propos des brocards qu'on a de tout temps lancés à la célèbre compagnie :

— Oui, oui, je sais bien que nous avons tous les défauts. Je sais même mieux que quiconque, puisque je suis du bâtiment. Mais, vous remarquerez une chose assez plaisante : c'est que le plus grand ennemi que nous ayons jamais eu fut M. de Goncourt et que, pour démontrer le ridicule des académiciens, il n'a rien trouvé de mieux qu'un foudre une.

On pourra ajouter que, ennemi des prix littéraires, il en a créé un.

Mais, de ceci, les jeunes romanciers n'ont garde de se plaindre.

## La vie chère

Une dame entre dans un magasin de quincaillerie et demande un fer à repasser.

— Combien, celui-là ?

— Dix francs.

— Comment ! Mais, avant la guerre, on les vendait quarante sous.

— Oui, madame, mais toutes les marchandises ont tellement augmenté depuis...

— Sans doute, mais je reconnaîs ce fer : il sort de la fabrique que mon mari avait dans le Nord avant l'invasion. Donc, vous l'avez acheté autrefois ; donc, vous n'avez pas subi d'augmentation sur son prix d'achat ; donc, je ne vois pas pourquoi vous augmentez le prix de vente !

Le marchand fut un moment cloué par cet argument.

— Mais il retrouva sa respiration et répondit :

— Supposez que les marchandises aient diminué au lieu d'augmenter : admettrez-vous que je vendisse un objet à l'ancien prix fort, sous prétexte que je l'ai acheté avant la diminution ?

Et ce fut au tour de la cliente de n'avoir pas de réponse.

Lequel des deux, acheteuse ou vendeuse, avait raison ? Les économistes seuls pourraient le dire, et encore il faudrait qu'ils fussent très distingués !

LUNDI 15 OCTOBRE 1917  
THÉATRE

## COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise de POLICHE, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henry Bataille

La Comédie-Française a repris Poliche. C'est une aimable pièce, d'une composition peu rigoureuse et qui va un peu de tous les côtés ; mais les pièces qui vont droit devant elles sont si ennuyeuses ! Le type même de Poliche est peut-être plus épisodique, moins universel et surtout moins neuf que ne l'a pensé M. Bataille. Qu'importe, s'il est vrai ? La vérité ne va jamais sans un petit côté d'éternité. Figaro était déjà de tout, pour n'en pas pleurer, Poliche fait semblant de rire et pleure en secret : il y a une nuance. Il est probable que Figaro souffre en dedans ; mais, comme avait dit par anticipation La Rochefoucauld, on supporte les douleurs d'autrui avec une incroyable facilité, et notamment les peines de cœur de Figaro : l'on compatit davantage à celles de Poliche.

C'est la faute à M. Bataille et à M. Féraud, son admirable interprète. Mmes Cécile Sorel, Gabrielle Robine, MM. Roger Gaillard, Paul Numa, Mme Berthe Bovary ont dans notre émotion une grande part de responsabilité.

Abel HERMANT.

Opéra. — Le drame lyrique Jeanne d'Arc, de M. Raymond Roze, sera donné à l'Opéra, en représentation extraordinaire, le 8 novembre prochain, au bénéfice des Croix-Rouges franco-britanniques.

Odéon. — Une des premières tragédies annoncées est Attila, de Corneille, qui fut représenté au Palais-Royal par les comédiens de Molière, le 4 mars 1667. Cette pièce, qui mit aux prises tant d'opinions contraires à cette époque et qui suscita de nombreux polemiques, va reparaître sur la scène du second théâtre français le 10 octobre, pour la première fois depuis 1700.

Les circonstances donnent une certaine actualité au personnage farouche du roi des Huns. Le génie de Corneille avait pressenti la valeur théâtrale de ce sombre héros, qu'il dépeint dans une préface par ce passage :

« Un homme tâchant à diviser ses amis, ravageant les peuples indépendans pour donner de la terre aux uns et tirer parti de leur épouvanter. »

Il y a là un rapprochement que le public ne manquera pas de faire et qui s'ajoutera à l'intérêt littéraire que cette représentation ne peut manquer